

THOMAS TICHADOU

LES SONGES DE L'AUBE

récit de voyage



THOMAS TICHADOU

LES SONGES DE L'AUBE

récit de voyage



© 2021, Thomas Tichadou
Illustrations et photos : © Thomas Tichadou
Maquette et couverture : © Thomas Tichadou
Tous droits réservés

ISBN 978-2-9577655-0-8

Dépôt légal : décembre 2021

Première édition

TABLES DES MATIÈRES

GENÈSE	7
ALLEMAGNE	15
Paris – Jour 0	17
Stuttgart – Dois-je faire demi-tour ?	21
Munich – Clair-obscur	29
Leipzig – À la poursuite de l'inattendu	43
Berlin – Pérégrination en terre onirique	59
L'INTÉGRATION DES NOUVEAUX ARRIVANTS	67
Hambourg – Assis sur le rebord du monde	85
LA NATURE EN VILLE	95
POLOGNE	105
Poznan – L'envers du progrès	107
ACCOMPAGNER L'INNOVATION SOCIALE	111
Gdańsk – Les reflets écarlates de la liberté	117
MOBILISER LES COMMUNAUTÉS CRÉATIVES	123
La cité-puzzle de CracSovie	131
LA RÉINSERTION DES ENFANTS DES RUES	137
UKRAINE	145
Lviv – Passé rapiécé	147
Kiev – Sérendipité	159
LA RESTAURATION SOLIDAIRE	169
Odessa – Le retour est amorcé, mais j'ai tout mon temps	181
LE FINANCEMENT PARTICIPATIF CITOYEN	189
HONGRIE	201
Budapest – Kintsugi	203

LA DÉCROISSANCE	209
L'INNOVATION OUVERTE	225
AUTRICHE	235
Vienne – À la croisée des chemins	237
Innsbruck – L'ascension intérieure	239
SLOVAQUIE	249
Bratislava – Syndrome de Stockholm	251
ITALIE	255
Vérone – Vivre et se laisser vivre	257
Milan – S'extirper de sa dépendance au sentier	261
LA NOUVELLE AGRICULTURE	265
Bologne – Demain, c'est loin	277
Florence – Capter l'instant, capturer le temps	283
Rome – Sens dessus dessous	287
LA LUTTE CONTRE LES MAFIAS	293
L'OCCUPATION TEMPORAIRE	301
Naples – Du chaos surgit la lumière	309
LA RÉGÉNÉRATION URBAINE	313
UNE DEUXIÈME CHANCE	323
Pouilles – La douceur des jours heureux	331
Sicile – Jour 1	333
ET APRÈS ?	353
ANNEXES	361

ALLEMAGNE

mardi 11 juillet - dimanche 6 août

*Sans plan établi ni destination,
je laisse au futur la liberté de se dessiner
comme bon lui semble*

I.

Paris – Jour 0

Mardi 11 juillet

6 h 40

Il était évident que l'excitation, mêlée à l'angoisse, m'empêcherait de fermer l'œil de la nuit. Qu'importe.

Mes amis Valentin et Angel m'ont offert l'hospitalité le temps d'une soirée. Je ne les avais pas vus depuis si longtemps, l'occasion de se retrouver autour d'un bon repas préparé par leurs soins : pas de folie, car nous devons tous les trois nous lever de bonne heure. Tant d'histoires à raconter, mais si peu de temps pour s'en délecter. Le nouveau travail de l'un, l'histoire d'amour florissante de l'autre, et moi ? Un voyage à travers l'Europe et dont le commencement est désormais imminent. Partager avec eux les raisons qui me poussent au départ ? Ce n'est pas l'envie qui manque, mais je ne sais pas comment l'aborder : le vertige de l'inconnu ? L'ivresse des grandes expéditions ? Que mettre sur le compte de l'improvisation ? Où se situe la frontière entre le bon sens et l'insouciance ? Pour le moment, je ne peux que lâcher un « Et pourquoi pas ? » mystérieux, mais sincère. Mes amis tentent de me soutirer ne serait-ce que l'amorce d'une explication, en vain : je n'en ai,

pour l'instant, aucune à fournir. Mais le temps presse ; il nous faut aller à l'essentiel, car aussitôt enlacés, je dois déjà les quitter.

Un premier réveil se déclenche, le léger froissement de draps s'arrête net : on tente de prolonger le somme, quelques précieuses minutes avant le prochain rappel à la réalité. À l'autre bout du salon, une deuxième alarme fait, quant à elle, trembler les fines parois de l'appartement haussmannien du 18^e arrondissement. L'écart entre les deux alertes est si court qu'il semble calculé, comme le signe d'une routine bien réglée. La sonnerie annonce également le commencement d'un nouveau jour de travail. Mais pas pour moi.

Après quelques échanges rapides et ensommeillés, je quitte l'appartement sans savoir ce qui m'attend dehors une fois le seuil de porte franchi. Tout en marchant au plus vite vers la Gare de l'Est, j'imagine déjà nos retrouvailles.

Aux reflets de l'aurore, les premières lueurs du nouveau jour se frayent un chemin à travers les toits d'un Paris qui s'éveille. Un ciel zébré de nuages blancs est toujours de bon augure.

L'appel du large, la soif de découverte, l'envie d'ailleurs : déterminer quelle force m'anime à cet instant n'est pas chose aisée, mais il me faut partir. Sans plan établi ni destination, je laisse au futur la liberté de se dessiner comme bon lui semble.

Playlist lancée, *Cumbia sobre el mar*⁷ rythme le pas jusqu'à la gare.

L'aventure commence. Premier arrêt : Stuttgart.

⁷ QUANTIC, *Cumbia sobre el mar*, Dog with a Rope, 2010.

D'après la chanson originale composée en 1962 par l'auteur colombien Rafael Mejia Romani.

XIII.

Budapest – Kintsugi

Dimanche 10 septembre
*Heureux soient les fêlés, car ils laisseront passer la lumière*⁷²

« Si tu passes en Hongrie, rends-toi dans un *ruin pub*. Tu verras, c'est un autre monde ! » me souffla un ancien camarade d'école, comme un témoin que l'on se transmet entre initiés, la révélation d'un secret qui viendrait parachever ma formation.

Les *Romkocsma* (ou *ruin pubs*) sont des squats artistiques, aménagés avec les moyens du bord dans des appartements tombés en ruine pendant la période communiste. Lieux de vie des communautés alternatives, la réhabilitation de ces friches, et l'expérimentation de nouvelles organisations en leur sein incarnent la sédition contre le capitalisme urbain : la ville asservie, réduite à une plus-value immobilière, dépossède l'individu de son habitat.

Au sud de Budapest, tout le VIII^e district est occupé par des grues de chantier... Tout ? Non ! Un bar d'irréductibles

⁷² Citation attribuée à Michel Audiard.

Budapestois résiste encore et toujours à l'envahisseur : le Gólya Presszó.

La façade décrépite de l'immeuble numéro 46 ainsi que ses fenêtres emmurées m'invitent à rebrousser chemin.

Rongée par le temps, la porte d'entrée n'est retenue que par un seul de ces gonds. Une fois franchie, je ne m'attendais pas à croiser quelconque trace de vie : des jeunes filles parcourent la bibliothèque rangée dans des boîtes aux lettres ; enfoncés dans des fauteuils dont le cuir s'effrite sous les doigts, deux garçons s'affrontent aux échecs ; quelqu'un se laisse dorloter par le balancement d'un hamac, drap tendu entre les deux colonnes du hall ; je m'empresse de suivre l'allée de palmiers rejoignant le bar.

Installé au comptoir, des palettes de bois ficelées entre elles, je fais connaissance avec le serveur :

« Ce que vous avez fait ici est impressionnant !

— Merci ! Ça détonne avec les chantiers, n'est-ce pas ?

— Je n'étais même pas sûr d'être au bon endroit !

— Budapest est remplie de *ruin pubs*, ils ont poussé comme des champignons depuis la fin du communisme !

— Ah bon ? Quel est le rapport ?

— Le pays était plongé dans une crise immobilière sans précédent, on a dû se débrouiller hors du système classique pour créer de nouveaux lieux de convivialité. La plupart des *ruin pubs* se trouvent dans l'hypercentre. Mais ne va pas là-bas, tu vas te faire rouler ! Les fêtards de toute l'Europe se précipitent maintenant dans le quartier juif, tu imagines bien que les investisseurs ont flairé le bon filon... Mais nous, ce n'est pas pareil.

— Ah oui ? Qu'est-ce qui vous différencie ?

— Tout, camarade ! Le Gólya Presszó, c'est à la fois une coopérative et une *community house*. Les gens viennent passer du bon temps, rencontrer du monde, s'instruire, partager. Si tu joues d'un instrument de musique, tu peux donner un concert sur la petite scène que l'on a construite. Tu as vu les deux gars à l'entrée, ceux qui jouent aux échecs ? Ils apprenaient à tricoter tout à l'heure. Si tu adhères à la coopérative, tu peux vivre ici : participer aux tâches quotidiennes, servir des bières, animer des ateliers, te reposer dans nos dortoirs. On décide entre nous du planning hebdomadaire. Pas de patron, pas de pression.

— Et que se passe-t-il à l'extérieur ? Pourquoi tout est en démolition ?

— M'en parle pas...c'est la folie... Tu t'es baladé dans le coin ?

— Pas vraiment, cela ne me donne pas envie. On est loin du charme de la vieille ville.

— Tu sais, notre quartier ne manquait pas de cachet. Oh, il y avait des problèmes, comme partout ailleurs, mais la mairie trouvait que tout raser était la réponse appropriée. Des habitants se sont même fait expulser !

— J'ai entendu des histoires similaires à Cracovie.

— Tu m'étonnes ! Vivre en ville, ça devient galère pour les moins aisés d'entre nous. Regarde-moi cette horreur ! J'ai l'impression de croupir dans une clinique à ciel ouvert... Voilà pourquoi on a occupé cet immeuble avec des copains. Ils veulent nous dégager, mais ils n'y arriveront pas, crois-moi ! »

La poésie qui se dégage du Gólya Presszó est semblable à celle du *kintsugi*, l'art japonais qui octroie une seconde vie aux céramiques cassées en couvrant leurs fissures d'or. Empreinte d'humanité, cette bâtisse est une rédemption face à des plans d'urbanisme désincarnés. La fabrique urbaine n'est pas l'apanage de quelques-uns, mais bien un processus collaboratif où chacun a un rôle à jouer et une parole à porter. Penser la ville ensemble, c'est panser ses plaies et redonner le pouvoir aux invisibles. Ici, on s'approprie l'espace, on en réinvente son usage, on apprend à vivre en symbiose.

« Que disent les habitants de tous ces changements ?

— Ils sont désœuvrés, quoi d'autre ? Ils ne se sentent plus chez eux, difficile de leur donner tort. La municipalité ne les a jamais consultés, alors on essaye de les mobiliser. On parle de dignité là, quand même ! Et on gagnera, j'en suis sûr ! D'ailleurs, il y a une manif la semaine prochaine, si tu veux venir.

— Navré, je suis simplement de passage et repars vendredi.

— Bon, dommage. Tu devrais rencontrer Cargonomia ! C'est un collectif qui distribue à vélo des fruits et légumes bio. Leur local est à côté d'un parc occupé par des groupes dissidents, la mairie le remplace par un parking... Vincent, le fondateur, est Français lui aussi. Il fait partie du mouvement décroissant de Budapest. Dès que t'as fini de manger, je te file son numéro. »



HÉROS N°8

**VINCENT
– CARGONOMIA –**

LA DÉCROISSANCE

Peux-tu te présenter ?

Je m'appelle Vincent Liegey, je suis ingénieur de formation, co-fondateur de Cargonomia et également co-auteur du livre *Un Projet de Décroissance*⁷³.

Comment as-tu intégré les réseaux altermondialistes ?

Au cours de mes études au début des années 2000, j'ai reçu une bourse et je suis parti six mois en Hongrie et six mois aux États-Unis.

Une fois mon diplôme en poche, j'ai décidé de faire comme toi et de voyager en Europe Centrale et Orientale.

J'ai ensuite trouvé un travail à l'Ambassade de France. Je m'intéressais à l'époque à l'économie, à J.M Keynes notamment via les travaux de Bernard Maris. Altermondialiste, je me suis rapproché des réseaux hongrois, où les questions environnementales étaient plus présentes qu'en France. Puis j'ai découvert l'auteur Nicholas Georgescu-Roegen, ces écrits m'ont fait comprendre le lien entre l'environnement et la justice sociale ou encore la limite physique de la croissance. Je sentais que quelque chose ne tournait pas rond dans notre économie, cette prise de conscience a été la porte d'entrée vers le mouvement de la décroissance.

⁷³ Vincent Liegey, *Un Projet de Décroissance*, Utopia, 2013.

En rentrant en France, j'ai intégré le Parti pour la décroissance (le PPLD) en 2008 et je suis devenu l'un de ses porte-paroles. J'ai participé de près ou de loin à différentes campagnes électorales, en France et puis en Hongrie avec la création du mouvement Lehet Más a Politika (le LMP, signifie en français La politique peut être différente) dans un contexte politique tendu avec l'arrivée de l'extrême-droite, la mise en place des politiques d'austérité et avant la prise de pouvoir d'Orban.

As-tu vu une différence entre les mouvements alternatifs de Paris et de Budapest ?

Une vraie différence, oui ! À Paris, nous organisons difficilement des réunions faute de lieu, nous comptons sur l'aide de mouvements comme Jeudi Noir pour bénéficier d'un espace. Les premiers ateliers autogérés de réparation de vélos se créaient dans des squats souvent éphémères, mais c'était la galère.

À Budapest, les lieux alternatifs ont émergé assez rapidement. En revenant vivre ici en 2011, je me suis rendu compte que ce que je rêve de fonder à Paris existe déjà en Hongrie. Je découvre une créativité et une solidarité incroyables. Et surtout, pas de pression immobilière aussi forte qu'à Paris qui obligerait les porteurs de projet à s'inscrire soit dans les logiques de marché pour dégager du chiffre, soit à rester dans les milieux squats. Avec un peu de débrouille, un modèle économique alternatif est possible ici.

Comment as-tu créé Cargonomia ?

À mon retour en Hongrie, on me propose le poste de responsable des débats d'idées à l'Institut français de Budapest. Je venais de commencer un doctorat à l'Université d'Économie de Budapest. Ayant déjà travaillé à l'Ambassade de France, j'hésite pour finalement accepter, à condition d'avoir une certaine liberté d'action. J'y passe de merveilleuses années et organise des colloques complexes et osés sur la réinvention de la démocratie, l'importance des médias ou l'émergence de l'agroécologie. J'ai la chance de rencontrer beaucoup de gens formidables et de les faire se rencontrer. Nous essayons d'initier le dialogue et de comprendre la complexité de ce qui se passe en Hongrie. Malheureusement, les équipes bougent et avec elles la stratégie générale... Je décide alors de démissionner pour me consacrer à d'autres projets.

Je m'installe dans un lieu alternatif de 300 mètres carrés, en plein centre-ville. Je retrouve Adrien, un ancien ami de la Véloration⁷⁴, et rencontre des colocataires actifs dans les milieux culturels. Nous organisons des concerts, pièces de théâtre, workshops, projections, etc. Un foyer idéal pour créer un centre d'expérimentation et de recherche sur la transition et la décroissance ! Avec Adrien, nous créons un collectif puis montons la coopérative sociale Cyclonomia, un atelier de réparation de vélos, mais aussi de création et fabrication de vélos-cargos. Mon ami Levi, qui vient de créer une entreprise

⁷⁴ Mouvement international qui condamne l'utilisation des transports polluants dans les déplacements quotidiens et promeut la pratique de la bicyclette.

de coursier, nous rejoint. C'est ensuite au tour d'une ferme bio dans la périphérie, via un autre ami, Logan, qui s'installe lui aussi dans notre colocation. Le projet Cargonomia se structure petit à petit sur la base de relations informelles et de coopérations réelles.

Qu'est-ce que Cargonomia ?

Cargonomia est la rencontre, sous forme de collectif, de trois projets expérimentant ce que pourrait être la société de demain, une société soutenable et souhaitable où l'économie est au service du bien-être social :

1° Kantaa est une entreprise sociale de coursiers utilisant des vélos cargos et transportant des produits bio et locaux ;

2° La ferme en biodynamie de Zsambok est aussi un lieu ouvert d'auto-apprentissage, d'éveil et de recherche ;

3° Cyclonomia est un atelier participatif et fabricant de vélos cargos. C'est aussi un espace ouvert d'apprentissages autour du low-tech⁷⁵.

Nous partageons également un lieu en commun où nous organisons des événements comme des ateliers (tricots, repair café, recyclage) ou des discussions autour de la sociocratie et de la communication non-violente.

Nous avons aussi d'autres projets éducationnels et de recherche. De même, ce lieu a été le siège de l'organisation de

⁷⁵ « Basse technologie » est un concept qui s'oppose au high-tech. Il regroupe l'ensemble de solutions techniques issues d'une fabrication locale et privilégiant la simplicité de construction, d'usage et de réparation.

la 5^e Conférence Internationale de la Décroissance qui s'est tenue à Budapest en 2016.

*Selon toi,
qu'est-ce qu'une société soutenable et souhaitable ?*

J'aime cette métaphore de l'escargot d'Ivan Illich : quand l'escargot construit sa coquille, le poids et la taille de cette dernière augmentent de manière exponentielle. Arrivée à la bonne taille, un tour de plus multiplierait son poids de manière tellement importante que l'escargot ne pourrait plus bouger et serait donc condamné à mourir. À ce moment, l'escargot interrompt l'extension de sa coquille, mais en améliore sa résistance et son confort. C'est cette logique de savoir s'arrêter et se concentrer sur la qualité qui caractérise à mon sens une société plus humaine.

C'est tout l'inverse de la vie que je menais en France. J'étais responsable de la sécurité ferroviaire à la gare Paris-Austerlitz. Pour un objecteur de croissance, c'était schizophrène : courir partout avec de moins en moins de moyens ; faire rouler toujours plus de trains toujours plus vite ; permettre aux gens de vivre en dehors des métropoles tout en travaillant dans des *bullshit jobs*⁷⁶, majorité des emplois de la capitale. Ce système est complètement absurde.

⁷⁶ « Emplois à la con » : expression inventée par l'anthropologue américain David Graeber. Le terme désigne des tâches inutiles, superficielles, vides de sens et effectuées dans le monde du travail.

Que vous apporte cette organisation en collectif dans votre manière de travailler ensemble ?

Nous avons beaucoup de liberté puisque notre investissement initial est faible. Les prises de décision se font de manière organique et naturellement au gré des projets de chacun.

Les quatre co-fondateurs ont un réseau assez large, que ce soit en Hongrie ou à l'échelle européenne. Il nous est alors très facile de trouver des projets porteurs de sens pour nous, mais aussi des personnes de confiance avec qui travailler. Le but est de créer des synergies de manière horizontale afin d'expérimenter plusieurs approches pour chaque projet : plutôt décroissante ou plutôt issue de l'entrepreneuriat social.

De même, la diversité des partenaires et la complémentarité des personnes nous offrent la possibilité d'être transversaux et interdisciplinaires, ce qui est cohérent avec l'approche que nous défendons.

Quel est votre modèle économique ?

D'abord : pas d'emprunt. Nous nous appuyons sur des choses existantes et faisons ce que l'on est capable de faire. On avance ensemble sans se mettre en danger, dans l'idée du *small is beautiful*. Cela nous permet de toucher un peu à tout. Nous avons chacun des projets avec et en dehors de Cargonomia : projets de recherche, travail avec des think tanks ou des entreprises. On met dans le pot commun et on se verse une forme de dotation inconditionnelle d'autonomie.

Pour le règlement des services avec les partenaires, tout est

possible. Parfois, nous nous rendons des services, d'autres fois, on les paye. C'est en faisant que les relations se construisent.

Nous ne répondons pas trop à des appels d'offres, c'est chronophage et il faut à tout prix rentrer dans des cases. Si une organisation a besoin d'une administration et d'un budget correspondant aux cadres imposés par le projet : ce n'est pas notre manière de travailler. L'argent crée plus de problèmes qu'autre chose. Nous ne souhaitons pas être une organisation dont toute l'énergie s'épuise par la recherche de fonds et la justification de sa bonne utilisation !

Le seul engagement financier que nous avons est notre loyer à hauteur de 400 euros par mois. Nous avons une réserve de six mois pour pouvoir rebondir si besoin. Ce fonctionnement a été très influencé par mes lectures sur l'endettement. Toutefois, nous avons toujours ces débats entre comment rester fidèles à nos valeurs et se développer afin d'accroître notre impact.

Vous vous reversez donc une allocation d'autonomie ?

En effet, j'ai la chance d'avoir de l'argent de côté, un large réseau et d'être impliqué dans plein de projets choisis. Cela me permet de refuser un emploi classique, c'est un luxe !

J'en profite pour expérimenter sur moi-même une situation de revenu de base pour vraiment comprendre ses effets sur mes relations au travail, à l'autre, mais aussi sur ma vie personnelle. Je me rends compte que je suis plus efficace et plus productif sans être stressé, sans avoir la contrainte de rentrer dans un cadre.

L'économie sociale et solidaire en France est complètement dépendante des subventions et du bon vouloir politique. Je pense que le monde associatif serait bien plus efficace avec un revenu de base car plus autonome, responsable et créatif.

*Quels sont les apprentissages que tu tires
de cette expérience à Cargonomia ?*

Les modes de vie alternatifs fonctionnent beaucoup mieux que ceux où le marché et les logiques de profit sont centraux dans l'organisation sociale. Tu retrouves de la confiance, de la solidarité, de l'échange de savoir-faire, de l'harmonie et tu n'as pas d'administratif, d'heures perdues à écrire des contrats, à tout contrôler, etc. C'est ce que nous expérimentons chaque jour.

Au départ, j'avais une vision de la politique très française : très institutionnelle, mais aussi centralisée. Mes expériences m'ont appris l'importance de repenser notre rapport au pouvoir : comment changer la société sans le prendre. Si on prend le pouvoir, on est possédés par lui. Il ne doit pas non plus être confisqué par une minorité. Il faut à la fois faire pression, résister face à l'inacceptable et en parallèle construire, expérimenter de nouveaux mondes soutenable et souhaitable. Cela participe aussi à une transformation culturelle de la société qui est la base pour d'autres transformations.

À force d'expérimenter, j'ai compris que c'est à travers des collectifs comme Cargonomia que je peux m'émanciper, non sans contradiction bien entendu, mais avec une cohérence dans ma vie. On a tous des parcours avec un pied dans le système et

un pied dans les milieux alternatifs. Je pense que c'est un bon moyen de créer des ponts entre ces différents acteurs et c'est très enrichissant... et en plus avoir raison tout seul c'est avoir tort !

En Hongrie, je ressens moins cette pression du paraître que l'on retrouve en France, où il faut montrer que tu es débordé, quitte à en devenir contre-productif... C'est absurde. Je ne passe pas plus de deux jours par semaine sur la partie opérationnelle, le reste doit être un temps pour réfléchir et valoriser cette expérience dans des logiques de dialogues et de rencontres. C'est un luxe énorme, mais je pense que cela est vraiment utile pour se recentrer sur son projet de vie, s'ouvrir aux autres, découvrir de nouvelles initiatives, mais également en inspirer certaines.

Enfin, je me rends compte que l'on a toujours eu cette sagesse de ne jamais forcer les choses. Si le projet ne prend pas, on ne s'obstine pas, on réfléchit sur les difficultés rencontrées et on laisse le temps au temps. Finalement, sans s'en rendre compte, le projet a pris !

***Comment le projet pourrait se retrouver fragilisé,
voire s'arrêter ?***

Un projet alternatif est toujours une initiative incarnée. Ce n'est ni une solution technique, ni un modèle économique, mais une aventure humaine. Et dans ce cas, il faut être bon dans tout, être débrouillard, connaître l'écosystème et ses acteurs, être multitâche, aimer les conflits et dynamiques de groupe, faire

vivre l'intelligence collective. Cela demande une grande motivation et beaucoup d'engagement.

L'autre risque provient du développement économique de Budapest, notamment la montée des prix de l'immobilier. C'est la conséquence directe du tourisme de masse qui participe aussi à tuer culturellement la ville ! Si le coût de la vie augmente, nous devons changer notre modèle économique, car l'économie de réciprocité et la débrouille ne seront plus suffisantes pour avoir une vie décente, tant pour nous que pour l'ensemble de nos partenaires. La philosophie de Cargonomia en serait alors impactée : quand tu commences à croître, tu n'as plus les mêmes relations humaines. Aujourd'hui, nous fonctionnons grâce aux relations amicales et la confiance et nous souhaitons préserver cette démarche qui génère efficacité, plaisir, bien-être et cohérence.

Quels sont les prochains défis et comment les surmonter ?

Il n'y a pas de grand soir, la transformation de la société est forcément un long processus. Il faut être patient, humble, rencontrer et écouter les gens. Ce travail d'essaimage est ingrat puisque tu ne vois pas d'effets immédiats.

Pour permettre les conditions de cette transformation, il y a deux piliers fondamentaux sur lesquels nous travaillons. C'est d'abord l'éducation populaire via les travaux de recherche et les échanges avec les jeunes. Puis c'est le lobbying politique. Le lobbying, c'est résister et faire pression sur nos institutions et nos modèles socio-économiques pour permettre à d'autres de

pouvoir expérimenter, de faire des pas de côté et de rejoindre cette grande dynamique silencieuse de transformation de la société.

Où trouves-tu ta motivation ?

Je vais être honnête avec toi, il y a bien entendu une question d'ego. Les précurseurs ont souvent des personnalités assez fortes. Mais l'ego, tu peux en faire tout et n'importe quoi. Le système dominant utilise les ambitions et l'ego des personnes pour leur faire accepter des jobs à la con ou des situations totalement infernales. J'ai récemment lu une étude dans laquelle 50% des cadres déclarent avoir déjà pris des décisions contraires à leur éthique. C'est complètement délirant !

La deuxième chose, c'est que je suis fondamentalement un branleur, mais aussi un jouisseur : j'aime la vie, j'aime la convivialité, j'aime être libre, autonome et faire ce qui me paraît important, m'auto-instituer mes propres règles. J'ai envie de pouvoir me lever le matin et savoir que je donne du sens à ma vie et que mon travail a un impact bénéfique pour les autres et surtout refuser de donner huit heures de ma vie chaque jour pour participer à l'exploitation et à l'absurdité de notre monde productif et consumériste. C'est le refus de la servitude volontaire !

*Si tu devais définir ton engagement en un mot,
adjectif ou sentiment...*

Je dirais la *convivialité* : c'est à la fois la démocratie, les institutions, le rapport au temps, à la nature, à l'économie et à l'autre. C'est pour moi un concept philosophique et politique très large. Mais je pourrais aussi parler d'autonomie ou encore de dialogue, nous en avons grandement besoin.

ANNEXES

Les 100 enseignements sur l'innovation sociale et l'engagement citoyen

1. Un tiers-lieu naît et vit grâce à une communauté (démarche ascendante, dite bottom-up). Il ne peut provenir d'une démarche dite descendante (dite top-down), à l'initiative opportuniste d'une collectivité, d'un pouvoir politique, ou d'une organisation sans ancrage local.
2. Le développement socio-économique et écologique des territoires assure davantage de résilience. Cela passe par une valorisation de l'existant, mais également par la mise en place d'actions favorisant son attractivité. L'objectif : permettre au territoire de mieux capter et retenir la richesse, mais aussi mieux la distribuer au sein de son périmètre.
3. Le fonctionnement « en mode startup » a ses limites : arrivé à un certain niveau d'activité, un manque de structure peut devenir contre-productif. Cadrer son organisation permet de regagner en efficacité, mais aussi paradoxalement en flexibilité.
4. Un modèle économique est en constante évolution. Il doit s'adapter aux évolutions du marché, mais aussi être en adéquation avec les aspirations des porteurs de projet.

5. La formation et l'éducation sont de bons moyens pour démocratiser son expertise et alerter sur l'intérêt de sa démarche. Elles permettent aussi de fédérer un public autour d'une communauté.
6. Prendre conscience de ce que l'on a est une clé de l'épanouissement. Ne pas chercher plus, mais trouver de l'intérêt dans l'existant et s'amuser à créer de nouvelles choses à partir de cela.
7. Une dépendance aux subventions publiques est, pour un projet innovant, risqué. Un modèle économique basé sur les revenus générés par l'activité permet de sortir de cette subordination. L'équilibre vers lequel tendre est un mix entre l'économie marchande, l'économie de la réciprocité et l'économie de la redistribution. Si le projet recherche un impact social significatif, le modèle économique possède deux facettes : modèle marchand privé et modèle public gratuit, le premier finançant le second.
8. « L'idée importe peu, seule l'exécution compte !¹³⁸ » : les idées qui se concrétisent ne sont pas d'emblée les plus innovantes, mais celles qui ont pu mobiliser une équipe et une communauté solides afin d'être testées, adaptées et retranscrites dans le réel.

¹³⁸ *Héros n°9 : l'innovation ouverte avec Dávid.*

THOMAS TICHADOU

LES SONGES DE L'AUBE

Quelque chose ne tourne pas rond... Citoyen curieux de nos sociétés enlisées, je regarde autour de moi et comprends qu'il est temps de changer la donne. Alors, comment faire ? À bout de souffle, j'ai besoin d'inspiration.

C'est ainsi qu'en 2017, je voyage pendant cinq mois à travers l'Europe et au-delà, 15 500 km de Kiev à l'est jusqu'à Tunis au sud. Sans plan établi ni destination, je laisse au futur la liberté de se dessiner comme bon lui semble.

Mon chemin croise celui de quatorze citoyens, initiateurs de réponses locales face au désordre global : restaurant participatif à Odessa ; bunker rêvé en jardin suspendu à Hambourg ; makerspace à Budapest ; réseau antimafia à Rome ; coopérative sociale de la deuxième chance à Naples.

Mais flâner dans l'âme urbaine est aussi une invitation à ma propre rencontre, la plongée dans ma nature profonde, l'exploration de mes zones d'ombre.

Accueillez cette ode au quotidien ravivé, où l'impatience des sentiments rend l'éphémère inoubliable. Embarquez dans l'introspection d'un jeune homme qui, en quête d'un remède aux maux de notre société, a percé le secret de sa propre guérison, promesse exaltée d'une aube fleurie.

Né en Auvergne en 1992, Thomas Tichadou est un amoureux des voyages et un entrepreneur engagé vivant à Lyon. Ses pérégrinations en Europe lui inspirèrent We Can Be Heroes, documentaire sur l'innovation sociale et l'engagement citoyen, ainsi que Les Songes de l'Aube, son premier livre.

ISBN 978-2-9577655-0-8

20 € TTC

